

LA « GRAMMAIRE SOCIALE » ET LE SENS DE LA RÉALITÉ Le Don Quichotte d'Alfred Schütz

Panagiotis CHRISTIAS¹

Résumé : Dans un effort de comprendre la fonction du sens commun, Alfred Schütz considère l'œuvre fameuse de Cervantès du point de vue du conflit entre le sens commun (= Sancho Pança) et ce qui lui est inférieur ou qui le dépasse (= Don Quichotte). Comme la faute grammaticale impose la mobilisation des règles de la grammaire pour sa correction, en suivant, de notre côté, l'analyse de Schütz, nous retraçons la « grammaire sociale », c'est-à-dire l'ensemble des règles de la description du sens de la réalité. De plus, ayant compris le rôle de la confiance dans l'économie du sens commun, tel que le découvre Schütz, nous tentons d'analyser le rôle politique du sens commun dans le passage du temps des héros à celui des hommes. Ce passage commence déjà pendant l'époque de Cervantès qui l'expose dans la lutte entre un vulgaire paysan et un aristocrate de la chevalerie. La victoire éclatante de Sancho Pança augure la prééminence des idées politiques de la modernité.

Mots clés : Grammaire sociale, sens commun, sens de la réalité, Schütz, Don Quichotte.

Abstract : In the effort to understand the function of common sense, Alfred Schütz considers Cervantes' famous work from the point of view of the conflict between common sense (= Sancho Pancha) and what is inferior to it or overwhelms it (= Don Quixote). In the way that a grammar mistake mobilizes grammatical rules in order to correct it, we follow Schütz' analysis and retrace the "social grammar", that is the ensemble of the rules of the description of the sense of reality. Furthermore, based on the role that Schütz attributes on trust in the economy of common sense, we try to analyze the passage from the time of heroes to the time of men. This passage commences during Cervantes' times and he captures it in the struggle between a vulgar peasant and an aristocrat chevalier. The brilliant victory of Sancho Pancha augurs the pre-eminence of the political ideas of modern era.

Keywords : Social grammar, common sense, sense of reality, Schütz, Don Quixote.

1. Chargé de cours à la Sorbonne – Paris 5

Selon un principe phénoménologique bien établi, il faut aborder un problème à partir des extrêmes. Il faut étudier la situation exceptionnelle pour comprendre la condition normale. C'est sur ce principe que s'appuie le texte d'Alfred Schütz sur le *Don Quichotte* de Cervantes. L'auteur cherche à faire ressortir les lois qui régissent le sens commun et il se tourne vers un univers où, justement, le sens commun fait défaut. Il agit donc comme un grammairien qui corrige les fautes en appliquant les règles de la grammaire. C'est dans l'application et dans l'erreur que les règles se manifestent. Simmel fut un des premiers à parler de l'homologie structurelle entre la grammaire et la sociologie formale.

Le problème de Cervantes

Quand Alfred Schütz entreprend sa lecture de *Don Quichotte*, il entend reprendre le travail de William James, *Principles of Psychology*, dans lequel James examine les diverses sphères où l'individu se sent chez lui et qu'il appelle « réalité ».

Le problème de Cervantes est un problème double, voire triple. D'abord, celui de Don Quichotte : comment maintenir sa vision chevaleresque du monde qui se heurte à la réalité quotidienne et à l'expérience quotidienne de la réalité de tout le monde ?

Ensuite, celui de Sancho Pança : comment maintenir sa croyance en la réalité quotidienne quand le transcendant fait constamment irruption dans les aspects les plus simples de la vie ? Comment faire face à l'autorité de son maître et de tous ceux qui lui jouent des farces ? Comment ne pas céder lui aussi au paranormal afin d'expliquer les bruits énigmatiques de la nuit dans la forêt, les rêves, la mort qui nous attend, sa croyance chrétienne ? Comment peut-il encore faire la part du réel et du rêve ?

Enfin, il y a un problème sous-jacent, le problème fondamental dont Schütz parle dans son article, non pas celui de savoir par quels moyens on accorde la réalité à tel ou tel aspect de notre rapport au monde – tel serait par exemple le problème de William James, à partir de qui l'interrogation de Schütz prend forme. Le problème de Schütz, qui est en même temps la solution au problème de James, est de savoir comment ces deux-là arrivent à communiquer, comment une communauté de sens est possible étant donné que chaque individu, ou chaque groupe, vit à l'intérieur d'une sphère de réalité qui lui est propre. Si, dans un premier temps, Schütz semble être d'accord avec James et dire qu'il y a une infinité des « réalités » et de sous-univers de sens, dans un deuxième temps, il n'examine pas chacun d'eux pour lui-même et à partir de lui-même, en l'isolant, mais fait le contraire. Il les examine du point de vue de leur interaction. Le problème de Cervantes ne peut donc être le monde de l'un ou de l'autre mais la possibilité, même fictive, de l'amitié entre l'un représentant la vulgaire réalité et l'autre le noble mensonge. Ce sont donc les liens d'amitié entre Quichotte et Pança, qui se tissent de page en page et d'aventure en aventure, qui sont l'incroyable secret de la constitution d'un monde de sens commun à eux deux. C'est donc à travers cette constitution et les problèmes qu'elle cause que chaque individu accorde l'étiquette « réalité » à tel ou tel autre aspect de ses rapports possibles au monde.

Mais la manière dont chacun se débrouille pour accorder la réalité à tel ou tel autre aspect de son vécu n'est pas le but de cet exercice de *grammaire sociale* qu'est le *Don Quichotte* d'Alfred Schütz.

Grammaire sociale et sens de la réalité

Nous pouvons écrire des romans de science fiction, des textes historiques et psychologiques, des mythes, des rêves voire des traités de philosophie positiviste ou de mathématiques. À partir de tous ces écrits se dégagent plusieurs perspectives de réalité, entre elles totalement contradictoires. Ce qui reste inchangeable est le fait que tous ces écrits qui expriment des réalités multiples et contradictoires obéissent aux mêmes règles, ce qui les rend « lisibles » par tout le monde. Ils obéissent tous aux règles de la grammaire. Dans la vie de tous les jours, il n'en va pas autrement que dans la littérature. Si la sociologie est une science « formale », comme le soutient Simmel, les procédures de cette science sont plus proches de celles de la grammaire que de celles de la littérature, de la science mathématique ou de la philosophie. Et comme toute règle n'est visible que quand des fautes sont commises, alors Schütz cherche dans le *Don Quichotte* de Cervantes les règles de la grammaire sociale.

Ces règles ne concernent pas les rapports intersubjectifs ou sociaux. Ce sont les conditions de possibilité de ces rapports. Comme la grammaire, la grammaire sociale procède par étape. Son niveau le plus fondamental est occupé par la distinction entre le réel et l'irréel. C'est sur ce problème que nous allons nous concentrer dans cet article. Au niveau grammatical, nous avons des modes comme l'indicatif, le subjonctif, le conditionnel, l'impératif ou l'infinitif. C'est pareil pour la grammaire sociale : le sens commun ou la réalité surplombante (*paramount reality*) correspond à l'indicatif. Les autres réalités doivent se situer par rapport à elle. Elles ne sont exprimables que par le subjonctif ou le conditionnel. Et si le mode de l'impératif est le mode subjectif du moi souverain, au mode de l'infinitif correspondrait un regard phénoménologique : l'infinitif est la mise entre parenthèses du rapport à la réalité, puisqu'il n'exprime que l'action du verbe séparée du temps et donc du registre existentiel dans lequel une vérification serait possible.

L'usage des modes grammaticaux nous permet à chaque fois de nous situer par rapport au niveau de réalité auquel nous nous référons. Certes, *Quichotte* et *Pança* utilisent tous les deux les verbes à l'indicatif, mais, au lieu d'être un inconvénient pour notre analyse, cela est plutôt un point fort. On ne peut vraiment considérer un rapport à l'autre sous le mode du subjonctif ou du conditionnel que pour un bref instant. Aucune phrase ne peut être écrite en entier au subjonctif ; elle doit comporter au moins une proposition à l'indicatif. Quelles sont alors les propositions principales à l'indicatif qui permettent de parler constamment au subjonctif, voire au seul impératif ? Notez que le subjonctif a très souvent valeur d'impératif. Dans le livre de Cervantes, il existe trois propositions de ce type : (a) les Écritures ou l'histoire sainte, (b) les enchanteurs, et (c) l'autorité des plus sages ou du plus grand nombre.

Cette première proposition concerne l'enracinement d'une communauté dans la tradition écrite et orale. Voici donc la chose paradoxale : il suffit d'aller au bout de la logique de la tradition et elle devient absurde. Comment ne pas croire à l'existence des géants et des êtres maléfiques puisque les Écritures Saintes en parlent ? Comment ne pas croire à la légende des chevaliers errants puisque l'Histoire du Graal est un texte historique dont l'authenticité est acceptée par tous les sages ? Si Quichotte croit qu'il est ce qu'il croit être, c'est-à-dire un chevalier errant qui lutte contre les magiciens, les géants et les êtres démoniaques, il a de bonnes raisons. C'est parce que nous croyons à la tradition, à la religion et à science historiographique que nous devons le croire. En fait, si les autres n'y croient pas, c'est que leur foi en la tradition, en la religion ou en l'histoire « officielle » n'est pas si grande que ça. Paul Veyne s'était demandé si les Grecs croyaient en leurs dieux. Cervantes en mettant en scène les absurdités des assertions à partir de pareilles prémisses, en présentant donc un Don Quichotte, montre que les paysans ne croyaient pas en les leurs non plus. C'est la malignité et la brutalité heureuses d'un Sancho Pança, enracinées dans le sens commun, qui les préservent de trop croire. C'est une pareille attitude que Michel Maffesoli appellera duplicité.

Le deuxième type de proposition concerne la logique formelle. C'est un opérateur logique : l'enchanteur. Tout le monde sait que chaque chevalier errant est en alliance avec des bons enchanteurs et persécuté par les mauvais enchanteurs. De cette façon, tout ce qui peut sembler illogique, du point de vue de la logique formelle de la cause et de la consécution temporelle, devient parfaitement compréhensible lorsqu'on fait intervenir cet opérateur logique qu'est l'enchanteur. Quand Quichotte combat des monstres à des millions de lieues de sa terre et retourne en un clin d'œil pour reprendre la bataille chez lui, il ne faut même pas lui poser la question de savoir comment : un bon enchanteur l'a aidé. Et quand on lui dit que son casque n'est rien d'autre que le bassin d'un barbier, la réponse ne se fait pas attendre : un mauvais enchanteur a fait en sorte que tout le monde ne voie qu'une cuvette de barbier à la place du casque de Mambrino. Du point de vue de la logique formelle, l'argument est parfaitement tenable. Et n'importe quel livre d'histoire nous parle de ces enchanteurs qui, comme Merlin, sont au service de bons et/ou de mauvais sujets.

Nous pouvons nommer le troisième type de proposition d'après une phrase de Chabrol, « Le conditionnel magique des enfants : alors on serait Peaux-Rouges. » Cela revient à faire « comme si », autrement dit à accorder préalablement les conditions sous lesquelles une proposition aurait un référent réel ou non, de sorte de valider la proposition soumise aux conditions préalablement ou indépendamment de l'examen des conditions. Paradoxalement, cette attitude du « comme si » est initiée par les paysans qui cherchent à se moquer de Don Quichotte en organisant des farces à l'insu du gentil vieillard, et finit par désenchanter Don Quichotte lui-même lorsqu'il commencera à faire comme si rien de ce qu'il croyait n'était vrai pour pouvoir communiquer avec les autres. Le doute méthodologique devient du coup doute existentiel, et le désenchantement du monde de Quichotte et sa propre tragédie en découleront.

Tragédie et désenchantement de Don Quichotte

La tragédie de Don Quichotte, autrement dit l'écroulement de son monde magique, commence soudainement. Sur le chemin de Toboso, la ville natale de sa bien-aimée, les deux compagnons rencontrent trois jeunes filles à dos d'âne. Arrive alors l'inattendu. Don Quichotte ne voit devant lui que trois paysannes à dos d'âne. Sancho, ayant enfin compris le rôle des enchanteurs et le code de communication de son maître, tente de le persuader que cela ne peut être que l'œuvre des mauvais enchanteurs mais en vain ! La tentative de trouver un dénominateur commun entre les deux mondes, le sien et le monde quotidien, a porté atteinte à sa confiance en son monde. Il commence à douter. Et dès qu'il commence à douter, rien ne peut plus arrêter ce doute. La vision de la caverne de Montesinos est le comble du doute qui tourmente Don Quichotte : il voit la réalité comme un rêve dans le rêve. Le mauvais enchanteur ayant battu le bon enchanteur transforme Dulcinée en une paysanne. Donc, le monde de la réalité quotidienne n'est rien d'autre qu'un rêve à l'intérieur du monde de la chevalerie. Le doute prend donc la forme de l'irruption d'un monde dans un autre. Quand Quichotte raconte cette histoire à Sancho, celui-ci est enfin assuré que son maître est absolument fou. Il rapporte l'histoire à la Duchesse et lui raconte la scène de Montesinos et celle de Toboso. À sa grande surprise, la Duchesse lui apprend que, même s'il voulait duper son maître en lui racontant un mensonge, à savoir que cette fille était Dulcinée, il lui a dit vérité en croyant qu'il le dupait car lui-même était dupé par le mauvais enchanteur. En matière de logique formelle, l'argument est solide. C'est la dialectique de l'expérience intersubjective de la réalité, commente Schütz. L'argument ou le critère de la réalité de l'interlocuteur est intériorisé par qui veut le contredire. C'est la loi de Clausewitz selon laquelle l'ennemi impose toujours sa loi sur le champ de bataille.

Une autre scène complète cette vision des choses : le voyage magique sur le dos d'un cheval magique, organisé par le Duc et la Duchesse. Les paysannes sont d'accord pour « jouer » avec les deux amis. Quand nos deux héros montent les yeux bandés sur le cheval en bois, ils commencent à crier : « Ils montent ! Ils montent ! » Mais Sancho n'est pas dupe. *Si j'arrive à entendre leur voix de la même manière qu'avant, comment se peut-il que je m'éloigne ?* À la fin, il libère ses yeux et découvre la farce organisée. En racontant cela à son maître, il ne reçoit qu'une seule réponse : « Je ne peux répondre que de moi-même. » En fait, encore une fois, la logique formelle fonctionne à merveille. Si nous faisons une expérience extraordinaire, les lois du monde ordinaire ne s'appliquent pas, tout est alors possible. La conclusion de Quichotte et donc logique : soit Sancho est un menteur, soit il a été dupé par un mauvais enchanteur. Encore une fois, le rêve dans le rêve explique la réalité.

Mais un principe qui arrive à tout expliquer n'est plus un principe, d'autant plus si la réalité quotidienne prend de plus en plus de place dans le monde imaginaire. C'est à partir de ce moment-là, où l'on perd toute confiance dans le monde qui nous entoure, que des mesures radicales se mettent en place. Le principe du magicien ne peut plus servir à rien. C'est parce qu'il arrive à tout expliquer qu'il doit être

éliminé. Un autre principe doit donc le remplacer. Et puisque les principes formels ne plus valables, il faut chercher un principe transcendantal, un principe qui inclue l'autre. Ce principe sera celui de la réciprocité du sentiment de confiance : « Si tu veux que je croie à ton histoire de cheval magique, il faut que tu croies mon histoire de la caverne de Montesinos. » La décision de se croire mutuellement implique une surveillance, une réduction des réalités multiples au plus petit dénominateur commun. On ne peut s'en sortir indemne qu'à ce prix-là. C'est ce mécanisme qui conduira lentement mais sûrement à l'écroulement du monde de Don Quichotte.

La fin de Don Quichotte est tragique. Il acquiert enfin la sagesse mais au prix de l'abandon de son rêve d'un monde où triompherait le code d'honneur de la chevalerie. Il se trouve prisonnier du monde du sens commun, d'un monde qui impose ses propres limites ignorant la liberté du rêve. Il apprend à se soumettre à ce que les autres acceptent comme la réalité. Ce n'est donc pas la raison qui convainc Don Quichotte de l'absurdité de sa construction formelle, c'est l'interaction sociale dominée par le doute qui détruit ses châteaux magiques et transforme Dulcinée en paysanne. En fin de compte, il finit par accepter le fait que le mauvais magicien qu'est le sens commun, qui interdit toute expérience extra-ordinaire en nivelant les sous-univers au plus petit dénominateur commun, a doré et déjà gagné la partie. Don Quichotte a donc vécu comme un idiot mais est mort comme un sage en sachant « de façon positive que les plaisirs de cette vie sont comme les ombres et les rêves ».

Du temps des héros au temps des humains

Confiance et manque de confiance : voilà à quoi se résume, en fin de compte, le problème de la réalité sociale. « Si tu veux que je te croie, dit Quichotte, il faut que tu me croies toi aussi. » La confiance est une structure de réciprocité, autrement dit une forme sociale. À partir du moment où ce lien est en crise, un phénomène qui nous est très connu apparaît : le désenchantement.

Suivant cette hypothèse, il serait temps de répondre à l'accusation de Max Weber qui pèse très lourd contre la raison. La raison, et davantage la raison scientifique, serait selon le sociologue allemand désenchanteresse. La modernité, en tant qu'ère de la raison, est essentiellement un processus de désenchantement du monde. Or ce n'est pas la raison qui désenchante, c'est la méfiance. Comment naît la méfiance ? Par la non-acceptation du pouvoir établi, par le refus du *status quo*. Si le siècle des Lumières peut être dit désenchanteur, ce n'est point à cause de son usage irraisonnable de la raison ; c'est à cause de sa volonté démocratique de lutte contre tous les pouvoirs surplombants. La raison, comme la raison scientifique d'ailleurs, n'est ni enchanteresse ni désenchanteresse : elle est, comme la grammaire sociale, ce qui rend l'enchantement et le désenchantement possibles. Weber s'est donc trompé. Il a considéré le moyen comme la cause. Il n'a pas vu ou n'a pas voulu voir le fait que la raison n'était qu'un moyen circonstanciel du désenchantement, et

pas le seul d'ailleurs. Quant à sa véritable cause, celle-là était le règne de la méfiance, engendré par la volonté et les revendications démocratiques.

Don Quichotte vit comme un chevalier, comme un être exceptionnel à qui les lois des autres ne s'appliquent pas. Mais il meurt comme un mortel parmi ses semblables et c'est à ce moment-là qu'il peut être l'ami de son compagnon de toujours, Sancho Pança. Entre le noble chevalier et le vulgaire serviteur, entre le cheval et l'âne, la distance est incommensurable. Aucune compassion, aucune amitié ne peut naître quand on ne partage pas le même destin. Ainsi en est-il d'un autre Achille, un Achille non héroïque mais tragi-comique. À l'aube de la démocratie athénienne, Homère met en place un héros, un fils de déesse, immortel et invincible qui, par les coups du destin, finira par accepter sa propre finitude et partagera le destin de Priam, se montrant compatissant envers un vieillard qui vient de perdre plus que sa vie, son fils. De la colère ou de l'orgueil démesuré à la compassion, voilà le chemin que traversent nos deux héros, Achille et Quichotte. Dans les deux cas, ils ouvrent la voie vers un monde démocratique et désenchanté, un monde où personne n'échappe au destin de tout le monde et où le sens commun devient le mauvais enchanteur qui annihile les pouvoirs exceptionnels des héros et des chevaliers. D'ailleurs, nous ne saurons jamais si le gentil chevalier errant fut désenchanté ou s'il fut juste battu par le mauvais magicien.

Dans sa *Science nouvelle* de 1725, Giambattista Vico séparait le temps en trois périodes : le temps des dieux, le temps des héros et le temps des humains. Ce que Homère et Don Quichotte nous présentent est le passage du temps des héros au temps des humains, autrement dit le passage de l'ère aristocratique à l'ère démocratique. Nous pouvons dire que si le conditionnel magique est le mode de l'aristocratie, la démocratie ne se contente de rien de moins que de l'indicatif.

Don Quichotte meurt sage après sa dure bataille avec la vie et non pas à cause de sa raison. Un seul événement peut parfois désenchanter, comme le peuvent des milliers de pages de sagesse. En témoignent ces quelques vers de *Lamento per il Sud* de ce grand poète italien que fut Salvatore Quasimodo. Dans son dialogue avec Calderon, il répond que *La vita non è sogno*.

*La luna rossa, il vento, il tuo colore
di donna del Nord, la distesa di neve...
Il mio cuore è ormai su queste praterie
in queste acque annuvolate dalle nebbie.
Ho dimenticato il mare, la grave
conchiglia soffiata dai pastori siciliani,
le cantilene dei carri lungo le strade
dove il carrubo trema nel fumo delle stopie,
ho dimenticato il passo dei aironi e delle gru
nell'aria dei verdi altipiani
per le terre e i fiumi della Lombardia.
Ma l'uomo grida dovunque la sorte d'una patria.
Più nessuno mi porterà nel Sud.*